

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

> Cet Évangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.
>
> MATTHIEU, XXIV, 14.

HUITIÈME ANNÉE.

7ᵉ Livraison.



PARIS,
PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS,
CHEZ J.-J. RISLER, LIBRAIRE,
RUE DE L'ORATOIRE, N° 6.

1833.

15 Juillet.

Le Journal des Missions évangéliques, publié par la *Société des Missions évangéliques de Paris*, est destiné à faire connaître les travaux des serviteurs de Christ qui propagent son Évangile parmi les peuples non chrétiens, et les heureux succès dont il plaît au Seigneur de bénir leurs efforts.

Il paraît tous les mois, par livraisons de deux feuilles; et, si le nombre des souscripteurs le permet, il sera accompagné de cartes géographiques et orné de gravures.

Le Journal comprend les divisions suivantes :

1° *Souvenirs des Missions anciennes,*

2° *Notice abrégée sur l'origine et les progrès des Missions principales;*

3° *Missions évangéliques*, ou Journal proprement dit;

4° *Société des Missions évangéliques de Paris;*

5° *Variétés;*

6° *Nouvelles récentes.*

Le prix de l'abonnement est fixé à :

6 fr. pour la France, franc de port;
8 fr. pour l'Allemagne, *idem;*
6 fr. pour la Suisse, franc de port jusqu'à la frontière;
8 fr. pour les Pays-Bas.

Le montant de l'abonnement doit être payé d'avance, et envoyé, franco, *au Bureau du Journal*, chez J.-J. Risler, libraire, rue de l'Oratoire, n° 6.

Tout ce qui est relatif aux *réclamations*, *abonnemens*, *envois d'argent*, etc., doit être adressé au même libraire.

Les lettres qui concernent la Rédaction doivent porter l'adresse suivante :

A MM. les Rédacteurs du Journal des Missions évangéliques, *rue de Clichy, impasse Grammont.*

On trouve chez M. J.-J. Risler, *rue de l'Oratoire, n°* 6, *tous les Rapports de la Société des Missions évangéliques de Paris qui ont paru depuis l'époque de sa fondation, ainsi que des collections complètes du* Journal des Missions.

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

LETTRE DU MISSIONNAIRE LEMUE.

Quel sérieux ministère que celui que nos missionnaires sont appelés à remplir au sud de l'Afrique ! Dans une contrée que ravage le démon de la guerre, ils ont non seulement à faire entendre la Parole de réconciliation, que leur Maître a mise dans leur bouche, mais leur position même dans ce pays les met dans le cas de devenir les protecteurs, les bienfaiteurs, les sauveurs temporels de malheureuses tribus prêtes à périr; et avant que de les arracher par l'Evangile à leur misère spirituelle, Dieu veut qu'ils commencent par les délivrer de la mort qui les menace de toutes parts. Les débris d'une peuplade décimée par le fer de Mosolékatzi et privée de ses champs et de ses habitations, étaient errans dans le désert, et s'en allaient mourir de faim. Lemue et Rolland ont volé à leur secours. Comptant sur la charité de leurs frères français, ils ont cru devoir se charger de ceux de ces infortunés qui ont consenti à les suivre, et ils les ont recueillis dans leur nouvelle station de Motito. Le nombre de ces fugitifs, qui viennent chercher un asyle auprès de nos frères, peut s'accroître encore, et les dépenses occasionnées par leur entretien, jusqu'à ce qu'ils puissent pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, augmenteront en proportion. Après avoir lu la lettre qui

suit, la plus saisissante, nous dirions presque la plus tragique (si ce mot n'était pas trop profane) de toutes celles que nous avons reçues, nos frères des départemens jugeront eux-mêmes si Lemue et Rolland ont trop présumé de la charité des chrétiens de France, quand, se trouvant à plusieurs mille lieues de leur patrie, dans la solennelle alternative ou de laisser périr des centaines de Baharutzis, et de déshonorer par cet acte de lèse-charité, l'Evangile du Dieu d'amour dont ils sont les ambassadeurs auprès de ces peuples, ou de se déclarer leurs bienfaiteurs au nom de l'Eglise de France, du sein de laquelle ils sont sortis, et qui s'est constituée leur caution, à leur départ, pour toutes les mesures qu'ils croiraient devoir prendre dans l'intérêt du règne de Jésus-Christ et du salut des âmes, ils se sont décidés pour ce dernier parti, et ont montré qu'ils avaient foi dans les promesses du Seigneur et dans l'esprit de bienfaisance de ses disciples.

Motito, 1er janvier 1833.

A monsieur le Président et à messieurs les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

« Messieurs,

« Nous pouvons dire, sans vanité, que nous avons bu dans la coupe des afflictions du Sauveur, s'il est vrai toutefois que ces afflictions aient été supportées dans l'esprit de l'Evangile. L'année qui vient de s'écouler a été féconde en désastres pour les Béchuanas. L'apparition récente des Zoulas dans ce pays, ainsi que l'invasion des Mantætis, qui eut lieu il y a quelques années, sont deux époques mémorables dans l'histoire de ces tribus.

La nouvelle station de Motito.

« Mosolékatzi continue à fuir devant Dingaan, son antagoniste. Passant comme un incendie destructeur, et ne respirant que vengeance, il massacre tout ce qu'il rencontre sur son passage. Les Barolongs, les Baketlas et quelques autres peuplades qui habitaient dans les montagnes de Kurrichane, ne sont déjà plus. Les Baharutzis, alarmés à la vue de tant de carnage, et craignant de subir tôt ou tard le même sort, ont pris la fuite, et tout récemment l'on vient de nous apporter la nouvelle de l'entière défaite des Wankits, le seul peuple qui eût eu le courage de résister, les armes à la main, aux progrès du tyran. Hélas ! à moins que la divine Providence n'arrête elle-même le cours de tant de maux, nous serons bientôt réduits à pleurer seuls, sur des monceaux de ruines, les fléaux qui désolent ces malheureuses contrées.

« Vous avez dû apprendre, par nos lettres précédentes, qu'au moment où nous faisions de nouvelles tentatives pour pénétrer dans le pays des Baharutzis, l'on vint nous annoncer que ces derniers erraient, avec leurs femmes et leurs enfans, dans les environs de la Malapo (1). Dans ces conjonctures affligeantes, M. le docteur Philip arriva à Lattakou. Il sut sympathiser à nos épreuves, et après avoir considéré avec lui la nature des troubles politiques qui règnent dans le pays, il nous parut évident que la station des Baharutzis étant tombée au pouvoir du chef des Zoulas, nous ne pouvions pas essayer présentement d'en reprendre possession avec

(1) *Voyez* pages 101 et 102.

quelque espoir de succès; d'ailleurs, n'ayant aucune certitude que les dispositions du chef étaient changées à notre égard, et ayant, au contraire, plusieurs raisons de croire que son but était de nous employer à repousser ses ennemis, nous conclûmes qu'il serait imprudent de nous engager dans une entreprise dont il ne pourrait résulter aucun bien en faveur des missions.

« Lattakou, où nous avions séjourné depuis quelques mois, est éloigné de quinze lieues du Kuruman; à une telle distance les missionnaires de ce dernier endroit ne pouvaient s'y rendre que très-rarement. Il y avait déjà long-temps que Mahura, chef de Lattakou, nous engageait à nous fixer près de lui. Lorsque nous vîmes que M. le docteur Philip ne voyait aucun obstacle à ce que Lattakou fût considéré comme une station de la Société des Missions de Paris, nous saisîmes l'occasion qui nous était offerte de prêcher l'Evangile à des milliers d'âmes étrangères à l'influence régénératrice de la grâce; mais Lattakou est situé dans un endroit qui offre de grands obstacles au développement de la civilisation; l'eau n'y est point proportionnée aux besoins de la population; aussi dans les temps de sécheresse, les habitans sont-ils obligés de se rendre à de grandes distances de cet endroit pour se procurer une quantité d'eau suffisante pour eux et leurs bestiaux. Sous ce rapport, l'emplacement de Lattakou offre peu de ressources pour un établissement missionnaire; et comme la construction de maisons et la culture des terres, deux choses si essentielles pour faire sortir un peuple de l'état de barbarie, y auraient rencontré des obstacles insurmontables, ces diverses considérations nous engagèrent à chercher un endroit mieux approprié, et, de concert avec le chef Mahura, de Lattakou, nous résolûmes de commencer une nouvelle station à Motito. Cet endroit est à trois

lieues de Lattakou; il s'y trouve une fontaine et deux très-belles vallées, où chaque famille peut cultiver une étendue de terrain assez considérable. C'est là que nous continuons nos travaux. Tous les dimanches nous nous rendons à Lattakou, où nous passons la journée à prêcher l'Evangile dans les différens quartiers de la ville. Mahura nous a promis de venir se fixer près de nous l'hiver prochain, avec son peuple; mais comme la dissimulation et le mensonge sont pour ainsi dire deux traits caractéristiques de cette nation, nous ne pouvons pas trop compter sur sa parole, et former en conséquence aucun plan pour l'avenir. Mais à supposer même qu'il ne fût pas disposé à abandonner cette année Lattakou, nous pourrions, à l'aide de l'artisan que nous attendons de jour en jour, construire provisoirement des écoles à peu de frais, et nous appliquer à l'instruction de la jeunesse, car l'expérience nous convainc tous les jours davantage, que si l'éducation des enfans n'occupe pas le premier rang dans les travaux des missionnaires, l'on n'obtiendra jamais un changement salutaire, durable et universel dans les mœurs des Béchuanas. La conversion d'un seul individu aura sans doute d'incalculables résultats, jusque dans les siècles les plus reculés de l'éternité; mais si en se bornant à la prédication, l'on néglige la jeunesse, l'on n'agira jamais sur la masse du peuple, et la génération future sera nécessairement dans la même barbarie que celle d'aujourd'hui.

Les missionnaires à la recherche des malheureux restes de la tribu des Baharutzis errant dans le désert.

« Mais tandis que nous avisions, avec M. le docteur Philip, aux moyens les plus propres à mettre en œuvre

pour répandre la connaissance de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ parmi les nombreux habitans de Lattakou, nous ne pouvions pas penser à la déplorable situation des Baharutzis sans être vivement émus. Ces hommes qui nous avaient autrefois donné de si grandes espérances, à l'instruction desquels nous nous étions spécialement consacrés, et qui étaient depuis long-temps un objet de sollicitude pour nos Eglises de France, nous n'ignorions pas qu'ils étaient dispersés dans le désert, ne sachant de quel côté diriger leurs pas incertains, en proie à tous les genres d'adversités qui accompagnent d'ordinaire le fléau de la guerre, et luttant contre les horreurs de la faim, le cœur déchiré par le souvenir encore récent de la perte d'une chère patrie, qu'un tyran cruel venait de leur ravir. Tout ce que nous pouvions faire dans de si malheureuses circonstances, était de leur procurer un asyle où ils pussent être à l'abri des cruautés de Mosolékatsi. En conséquence, M. le docteur Philip nous promit de s'intéresser, en leur faveur, auprès de Waterboer, chef de Griquatown, et il m'engagea à l'accompagner dans le voyage qu'il allait faire dans ce but, persuadé que ce dernier ne refuserait point de les recevoir sur ses terres. Je partis donc pour Griquatown, avec M. le docteur Philip, dans l'intention de communiquer ce plan au chef, et de chercher un emplacement pour les Baharutzis. Waterboer entra dans nos vues; il me fit voir l'endroit qu'il permettait aux Baharutzis d'occuper, jusqu'à ce que la paix fût rétablie dans leur pays; il écrivit incontinent à Mahura, pour le prier de leur donner passage sur ses terres, et je fus chargé, de la part des deux chefs, de leur en porter la nouvelle, et de les amener ici sous la protection de Waterboer. Mais prévoyant que cette entreprise serait accompagnée de grandes difficultés, je revins à Motito, pour engager le frère Rolland

à faire ce voyage avec moi, tandis que le frère Pellissier resterait chargé de la direction des travaux de la station. Nous étant procuré un guide, nous nous mîmes en route pour chercher les Baharutzis dans des terres inconnues.

« Après avoir marché pendant huit jours à l'est de Lattakou et traversé le territoire de Mahura, souvent forcés de prendre de longs détours pour nous ouvrir un passage à travers les rochers et les montagnes, nous fûmes assez heureux pour rencontrer dans les déserts quelques Béchuanas errans, qui nous découvrirent le lieu où étaient les Baharutzis. Ils s'étaient campés dans une petite forêt de mimosa, non loin de Hart-River. Comme ils n'étaient arrivés dans cet endroit que le jour précédent, les uns étaient encore occupés à couper des rameaux pour se bâtir de petites huttes pour la nuit, tandis que les autres étaient dispersés dans les campagnes pour y chercher quelques racines, leur unique nourriture. Dès que Mokatla et Moïlé, les deux principaux chefs, reconnurent notre voiture, ils s'approchèrent de nous, d'un air abattu, en se tenant par la main. A peine avaient-ils achevé de nous raconter leur fuite, leurs souffrances et leurs malheurs, que nous nous vîmes environnés d'une multitude de personnes qui nous suppliaient de leur donner quelque nourriture. Ils nous apportèrent tout ce qu'ils possédaient, quelques peaux, des couteaux, et jusqu'aux grains de collier que nous leur avions donnés autrefois dans leur pays, espérant obtenir de nous, en retour, quelques alimens. Après leur avoir fait comprendre que nous ne pouvions nullement accepter d'eux de tels objets, et qu'il nous était impossible de subvenir aux besoins de tant de gens, ils placèrent devant nous leurs enfans décharnés par la faim, afin d'émouvoir notre pitié. Heureusement nous nous

étions procuré quelques pièces de bétail avant de partir, et chaque jour nous faisions distribuer un bœuf parmi eux; mais qu'était-ce qu'un bœuf pour tant de gens affamés? A peine était-il en pièces, que ces pauvres malheureux, poussés au désespoir, s'élançaient comme des aigles sur leur proie, et en enlevaient tant qu'ils pouvaient. Les chefs, affligés de voir un pareil désordre, faisaient tous leurs efforts pour y porter remède; mais en vain ils censuraient, en vain ils frappaient à droite et à gauche; la confusion était poussée si loin, que, chaque fois, nos gens reçurent quelques blessures assez graves. Mais cette conduite, qui aurait pu, en d'autres temps, les exaspérer, produisit sur eux un effet tout contraire; et, touchés de compassion en voyant un peuple réduit à une telle extrémité, ils furent assez généreux pour partager, jusqu'à la dernière bouchée, avec les Baharutzis.

« Il est facile de se représenter tout ce que devaient souffrir des gens qui, accoutumés à vivre dans l'abondance, se voyaient réduits en un jour à se nourrir de quelques racines. Les chefs nous racontèrent que, depuis le jour où ils prirent la fuite, un grand nombre, exaspérés par la misère, et préférant mourir par le fer des Zoulas que d'être consumés par la faim, prirent la résolution de retourner dans leur pays pour enlever, durant la nuit, quelque peu de blé de leurs maisons. Mais comment éviter la vigilance des Zoulas qui occupaient tout le pays? Des centaines de ces malheureux furent poignardés à coups de sagaies; en vain ils tombaient sur leurs genoux pour demander grâce; la pitié ne trouvait point d'accès dans le cœur des Zoulas. Ainsi ont péri grand nombre de Baharutzis, et c'est à cette cause que leurs chefs attribuent la réduction si considérable de la tribu. Quand nous leur demandâmes ce qu'était devenue

cette multitude que nous avions vue à Mosika, ils nous répondirent que tous ceux qui manquaient avaient été massacrés.

L'assemblée au milieu du désert.

« Lorsque nous leur proposâmes de partir, Moïlé (1), le jeune chef, et la grande majorité du peuple, se montrèrent disposés à nous suivre. Mais nous nous aperçûmes bientôt que Mokatla avait formé un plan tout opposé. Du moment qu'il s'était vu obligé de prendre la fuite, il s'était flatté de l'espérance que Berend, chef des Griquas, qui a le premier porté la guerre dans l'intérieur du pays, rassemblerait de nouvelles forces et parviendrait à chasser Mosolékatzi de son pays. Plein de ces chimériques pensées et d'une aveugle confiance en Berend, il n'est pas surprenant qu'il parût plus disposé à se joindre à Bérend qu'à nous suivre. Nous passâmes plusieurs jours à lui représenter que ce projet n'aboutirait qu'à sa ruine, que les Griquas étaient moins que jamais en état de faire face à Mosolékatzi, et que, s'il s'obstinait à s'unir à eux, l'on viendrait bientôt nous apporter la nouvelle que les Baharutzis n'étaient plus.

« C'est la coutume, chez les Béchuanas, de soumettre au jugement du peuple toutes les affaires importantes qui concernent la nation. A cet effet, l'on convoqua l'une de ces assemblées générales où il est permis à chacun de proposer les mesures qu'il croit les plus utiles, et où l'on discute avec chaleur les diverses opinions; et, lorsque le chef a entendu les avis, il décide en dernier ressort. Lorsque

---

(1) *Voyez*, sur ce jeune chef, 7e année, p. 202.

l'assemblée fut convoquée, je leur délivrai le message dont j'étais chargé de la part des deux chefs dont j'ai parlé plus haut, et leur fis part des motifs qui nous avaient engagés à leur chercher un asile, des conditions auxquelles Waterboer consentait à les recevoir sur ses terres, et des avantages temporels et spirituels qui en résulteraient pour leur nation. Le frère Rolland confirma ce que j'avais dit par une peinture énergique des tristes conséquences qu'entraînerait leur refus. Après que plusieurs eurent déclaré leurs sentimens, Mokatla prit la parole, et s'exprima d'une manière obscure et qui annonçait peu de sincérité. Moïlé réfuta son discours avec véhémence, et l'accusa de s'être exprimé si peu clairement, que personne ne l'avait compris; il lui reprocha aussi d'être la cause de la ruine des Baharutzis, en disant que les *blancs* avaient été frappés de leur petit nombre comparé à la multitude de ceux qu'ils avaient vus à Mosika; il ajouta que lui, Moïlé, n'avait cessé de leur prêcher, dès les premiers jours où ils abandonnèrent leur pays, qu'il fallait se rendre directement et sans tarder chez les *blancs*, c'est-à-dire chez nous: mais que son avis ayant toujours été méprisé, il était résolu à nous suivre avec tous ceux qui entreraient dans ses vues. Mokatla, s'apercevant du grand effet qu'avait produit ce discours, et prenant le parti de la dissimulation, répondit: « Je repousse cette accusation, *kia gara, kia gara;* je nie que Mokatla ait refusé d'aller avec les blancs. Quand vous arriverez chez eux, vous voudrez avoir l'honneur de nous y avoir conduits; vous direz que c'est vous qui avez été d'avis de les accompagner, tandis que Mokatla s'y est opposé: encore une fois, je repousse cette accusation. » Après quelques altercations de cette nature, Mokatla termina la séance

en annonçant que nous partirions le lendemain, et que si quelqu'un refusait de le suivre, on lui enleverait tout ce qu'il possédait.

Lemue et Rolland conduisant le reste de la tribu des Baharutzis à travers le désert.

« Le lendemain, dès l'aube du jour, tout le camp était déjà prêt à se mouvoir, et l'on était convenu, le jour précédent, que l'on se mettrait en route de bon matin pour éviter la chaleur qui était excessive. Notre voiture devait diriger la marche et servir de signe de ralliement, tandis que Mokatla resterait derrière pour obliger tout le monde à nous suivre. Lorsque les Baharutzis commencèrent à défiler, le spectacle que nous eûmes sous les yeux fut des plus imposans. L'on voyait les femmes porter sur leur tête de pesans fardeaux, tels que des sacs contenant des pots, leurs bambous et tous les ustensiles de leur ménage; outre cela, la plupart avaient un petit enfant, quelquefois deux, attachés sur les reins. Les hommes, également chargés, se distinguaient par leurs sagaies et leurs boucliers; et, ce qui n'est pas ordinaire chez les Béchuanas, plusieurs d'entre eux, émus de pitié pour leurs femmes, se chargèrent d'un petit enfant. Autant que nous pûmes en juger, leur nombre s'élevait de sept à huit cents personnes; c'étaient là les débris de ces milliers que nous avions vus naguère à Mosika. Suivis d'un pareil cortége dans un désert aride, nous eûmes, pour la première fois, une légère idée des soucis et du poids immense dont était accablé Moïse lorsqu'il marchait à la tête des enfans d'Israël; car c'était à nous qu'était remis le soin de les conduire dans les endroits pourvus d'eau, vu qu'ils ne connaissaient point le pays. Ce que nous avions prévu arriva : à peine

nous arrêtions-nous dans un endroit, que la foule nous entourait de nouveau pour nous demander quelque nourriture. Nous marchâmes ainsi plusieurs jours en cotoyant Hart-River, jusqu'à ce que nous rencontrâmes une bande de Korannas à deux journées de distance de Bootschwap. Ces Korannas, qui sont les êtres les plus avilis parmi les natifs du sud de l'Afrique, font partie des alliés de Bérend, et l'ont accompagné dans sa malheureuse expédition contre Mosolékatzi. Lorsque nous fûmes arrivés près d'eux, ils obsédèrent tellement le chef des Baharutzis par leurs ruses et leurs menaces, ils lui parlèrent d'une manière si flatteuse de Bérend et de ses nouveaux projets contre Mosolékatzi, que, séduit par leurs intrigues, il chercha quelque prétexte pour demeurer avec eux.

La majorité des Baharutzis, séduite par les Korannas, cesse de suivre les missionnaires.

« Notre douleur fut à son comble. Nous sentîmes qu'un commerce aussi étroit avec les Korannas allait achever de les corrompre, et que dans quelques mois, selon toute probabilité, les restes de cette tribu seraient dispersés ou anéantis. Eh bien! malgré toutes ces considérations, ce malheureux peuple, sans force comme sans ressource, préféra se joindre aux ennemis déclarés de Mosolékatzi plutôt que de vivre en paix dans un pays où ils auraient pu cultiver leurs jardins sans inquiétude et jouir de tous les priviléges que procure l'Evangile. La conduite du chef des Baharutzis ne nous a pas surpris; nous n'ignorions pas, depuis long-temps, que ses crimes lui faisaient haïr secrètement la doctrine trop rigide de l'Evangile; et ce qu'il fit, Johanan, fils de Karéah, dans

des circonstances à peu près pareilles et entouré de plus de lumières, l'avait déjà fait avant lui, lorsqu'il prit les hommes, les femmes et les petits enfans qui étaient demeurés de reste de la tribu de Juda pour les conduire en Égypte (Jérémie, XLIII, 4—7). Mais, il faut le dire, tous les Baharutzis sont loin d'avoir les mêmes préjugés que lui; et, si ce n'eût été la conduite artificieuse de ce dernier et la crainte de s'attirer sa vengeance, Moïlé, le chef légitime, et la plus grande partie du peuple, nous auraient suivis; car la conduite de Mokatla les affligeait autant que nous. Le malheur des circonstances a été le seul obstacle à l'accomplissement de leurs vœux.

« Il nous fallut donc reprendre le chemin de Lattakou et laisser les Baharutzis dans l'état où nous les avions trouvés; car nos provisions étaient tout-à-fait épuisées, et un plus long séjour parmi eux n'aurait abouti à rien. Cependant, à peine avions-nous marché quelques heures, que nous vîmes des gens traverser les campagnes dans toutes les directions, pour se joindre à nous; c'est ainsi qu'une cinquantaine environ se trouvèrent réunis autour de la voiture, déclarant qu'ils étaient déterminés à nous suivre, quelque part que nous allassions, et que mourir pour mourir, ils préféraient nous suivre, bien persuadés qu'aussi long-temps que nous aurions un morceau de pain, nous ne laisserions pas périr de misère leurs femmes et leurs enfans. Nous charger de pourvoir aux besoins de ces pauvres gens était une affaire délicate, puisque nous-mêmes nous ne sommes entretenus que par la libéralité de nos frères, dont la plupart ne gagnent leur pain qu'à la sueur de leur visage. Mais qui aurait pu résister au langage pathétique de la misère? Nous leur répondîmes donc que s'ils voulaient se fixer à Motito, une portion de terre suffisante pour des jardins serait assignée à chaque famille, ainsi que quelque peu de maïs pour

ensemencer leurs champs cette année; et qu'en attendant la moisson, nous ferions tous nos efforts pour leur procurer quelques vaches et quelques chèvres; ce qui leur fournirait de quoi entretenir leurs familles.

Les Baharutzis recueillis dans la station de Motito font, par la bouche des missionnaires français, un appel aux chrétiens de France.

« Ils sont donc aujourd'hui dans notre nouvelle station de Motito, n'ayant que nous pour amis dans le monde. Convaincus qu'il se trouverait en France des cœurs qui sympathiseraient à leurs maux, et la distance des lieux ne nous ayant pas permis de vous consulter à l'avance sur une question qui exigeait une prompte détermination, nous avons pris sur nous de réunir quelques brebis errantes et égarées des tristes débris de la tribu des Baharutzis. Il s'agissait de sauver d'une extermination complète les restes d'une nation jadis florissante. Qui sait si après les avoir réunis, ils ne pourront pas bientôt reprendre possession de leur beau pays et nous avec eux? Mais, quoi qu'il en soit, c'est un devoir prescrit par l'humanité et la foi d'empêcher que cette partie de l'Afrique, presque entièrement dépeuplée, ne devienne, sous nos yeux, la demeure exclusive des bêtes féroces. Et si les tribus des Béchuanas disparaissent de la scène du monde, les unes après les autres, sans que personne se présente pour réunir leurs membres éparpillés aux quatre vents du désert, de quelle utilité seront les Evangiles imprimés en langue sichuane, les veilles des missionnaires consacrées à l'étude de cette langue, et les fonds destinés à soutenir cette mission?

« Nous avons trop compté sur la générosité de nos frères les protestans français pour nous abandonner à

d'aussi tristes pressentimens, et s'il ne dépend pas d'eux de suspendre tout-à-fait le fléau qui désole ces contrées, nous ne doutons point qu'ils ne fassent tous leurs efforts pour l'adoucir par leurs prières et leurs libéralités (1).

« Les réflexions que doivent vous avoir suggérées nos lettres sont pénibles. Jusqu'à ce jour nos travaux ont été en grande partie paralysés : projets sur projets, tentatives sur tentatives, peines, voyages, sacrifices, tout a échoué! Durant l'année qui vient de s'écouler, nous n'avons eu d'autre asile que les campagnes, d'autre toit que la voûte des cieux, d'autre habitation que nos voitures. Les fondemens d'une station avaient été jetés, et nous nous étions bâti des maisons; mais l'on a pu nous appliquer ce proverbe :

Sic vos non vobis nidificatis, aves;
Sic vos non vobis fertis aratra, boves (2).

« Nous avions planté des vignes, d'autres en ont mangé le fruit et rompu les cloisons; nous avions jeté la semence de la Parole de vie; mais, hélas! elle a

(1) Le compte des missionnaires Lemue et Rolland depuis le 1er novembre 1832 au 1er janvier 1833, porte pour dépenses extraordinaires occasionnées par l'entretien des Baharutzis qui les ont suivis dans leur station aux environs de Lattakou, les articles suivans :

	Liv.	Schell.	
25 pièces de bétail à tuer.	16	13	
40 vaches à lait.	30	»	
220 chèvres.	24	15	
	71	8	environ 1785 fr.

(*Rédacteurs.*)

(2) Oiseaux, vous vous êtes construit des nids, mais ce n'était pas pour vous; bœufs, vous avez labouré à la charrue, mais d'autres que vous ont recueilli le fruit de vos labeurs.

(*Rédacteurs.*)

été foulée par les pieds des passans ou enlevée par les oiseaux des cieux. Toutes ces épreuves nous ont plus d'une fois abattus. Cependant il a plu à Dieu de relever notre courage. Sachant d'où nous sommes tombés, nous ne présumons point de nous-mêmes; mais aussi nous ne cessons point d'espérer dans les promesses du Fils de Dieu, qui a dit : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Celui qui nous a fortifiés jusqu'ici nous fera la grâce de recommencer le combat avec une nouvelle ardeur; mais, si vous voulez voir du succès de nos travaux, il vous faut monter sur la colline sainte, et là soutenir par la prière nos bras chancelans, comme autrefois Aaron soutenait les mains de Moïse.

Quelques traits de l'histoire de Mosolékatzi.

« Mosolékatzi occupe toujours une si grande place dans notre correspondance, que j'ai cru vous être agréable en vous donnant quelques renseignemens sur son origine; mais, comme je les tiens de la bouche des Zoulas eux-mêmes, qui me les ont communiqués pendant notre séjour chez les Baharutzis, je ne puis pas en garantir la parfaite authenticité. Voici ce qu'ils racontent : Le père de Mosolékatzi était chef d'une tribu de Zoulas, et demeurait à quelques journées de distance de Chaka. Il mourut et laissa pour successeur Mosolékatzi encore en bas âge. Chaka opprima la tribu de Mosolékatzi et voulut l'asservir. Ce dernier lui résista; mais, après de grandes pertes, il fut obligé de se retirer au nord. Là il défit des peuplades qui possédaient quantité de bétail et de volaille. Au bout de plusieurs années, Chaka ayant découvert sa retraite, envoya de plus grandes forces contre lui, massacra grand nombre de ses gens, et mit le

reste en fuite. Depuis cette époque, Mosolékatzi a habité le pays où notre frère Pellissier l'a visité en 1832; il a détruit toutes les tribus de Mantaëtis et de Béchuanas, qui l'avoisinaient; il en a pris les enfans, qu'il a fait élever selon la discipline de ses soldats : de cette manière, il a renforcé sa tribu, au point de la rendre redoutable, comme elle l'est maintenant. Il est probable que Chaka ne l'aurait pas laissé en repos si long-temps, sans les troubles qui survinrent dans sa famille. Chaka, disent les Zoulas, était cruel et sanguinaire (et il faut qu'il l'ait été en effet, pour passer pour tel aux yeux des Zoulas, car ils répandent le sang de leurs semblables comme de l'eau, et ils en parlent ensuite avec le plus grand sang-froid, comme si de rien n'était). S'il envoyait une expédition contre ses ennemis, pour peu que ses sujets tardassent à exécuter ses ordres, pour les punir, il faisait mettre à mort, en leur absence, leurs femmes et leurs enfans. Il fit essuyer le même traitement à Dingaan, son frère, qui à son retour se vit privé de femme et d'enfans. Celui-ci, pour s'en venger, conspira contre lui. Il se rendit un jour à la demeure de Chaka, et se tenant à la porte, il lui annonça que l'ennemi s'approchait. Chaka tout effrayé se saisit de ses armes, et voulut sortir à la hâte; mais comme il se baissait pour passer, car les portes de leurs huttes sont très-basses, Dingaan lui enfonça un poignard dans la nuque, et s'empara du pouvoir. Voilà ce qui a donné quelque repos à Mosolékatzi. Ce dernier, d'après les rapports de ses gens, a pénétré du côté de l'est aussi loin que la mer, et du côté du nord, il a rencontré une nation puissante qui lui a tenu tête. Les Baharutzis donnent à cette nation le nom de Mahoma; ils la disent composée d'hommes redoutables, qui s'acharnent au combat comme des lions. Leur couleur est d'un noir très-foncé; ils se font des incisions au front et aux deux

jones; la plupart portent des vêtemens et sont armés de fusils; selon toute apparence, ce sont les Portugais ou des natifs employés à leur service.

« Mosolékatzi est encore en guerre avec Dingaan. On dit qu'il s'attend à une nouvelle attaque de sa part dans le courant de cette année. Ce qui semble confirmer ces rumeurs, c'est qu'il vient de faire un mouvement à l'ouest, et occupe aujourd'hui tout le pays des Baharutzis. C'est là qu'il a concentré ses principales forces. Ses troupes s'exercent journellement au combat, et sont impatientes de se signaler par quelques nouveaux exploits, comme si elles n'étaient déjà pas malheureusement trop célèbres. Tout son bétail, qui s'élève à environ deux cent mille têtes, est répandu dans les montagnes de Kurrichane et des Baharutzis. Il n'y a plus aucune tribu entre Lattakou et Mosolékatzi; par conséquent nous sommes encore ses voisins. S'il ne peut pas résister à Dingaan, il fuira vraisemblablement au nord, par la raison que de de côté-là le pays abonde en pâturages, et que les Wankits, le seul obstacle qui s'opposât à lui, viennent d'être détruits. Si au contraire Mosolékatzi est vainqueur de Dingaan, personne ne pourra lui résister. Mais peut-être que la divine Providence permettra que des relations plus pacifiques s'établissent entre lui et les tribus au milieu desquelles nous sommes. Puisse-t-il en être ainsi! »

Oh! oui, puisse-t-il en être ainsi! Seigneur, accorde-le aux prières de ton Eglise, qui plaide auprès de toi, appuyée sur ces consolantes et immuables promesses par lesquelles tu as déclaré que *le loup demeurera avec l'agneau, que le léopard gîtera avec le chevreau, que le veau et le lionceau et le bétail qu'on engraisse seront ensemble, et qu'un petit enfant les conduira, parce que la terre aura été remplie de la connaissance de l'Eternel*, comme

le fond de la mer l'est des eaux qui le couvrent (Esaïe, XI, 6, 9).

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Nos souvenirs ne nous ramènent jamais à ce pays sans nous faire concevoir les plus douces espérances pour les malheureux Béchuanas, auxquels les missionnaires français sont allés porter les paroles de la vie éternelle. Il y a, entre le commencement de la mission dans la Nouvelle-Zélande, en 1814 (1), et les premières années des travaux de nos frères au sud de l'Afrique, plus d'un trait d'analogie frappante. Aujourd'hui, un tyran forcené fait peser le joug de la terreur sur les tribus cafres et béchuanas; il massacre, il pille, il brûle, il disperse, et la seule présence de cet homme paralyse tous les efforts des missionnaires, et semble être un obstacle invincible à l'établissement du règne de paix et d'amour de notre Sauveur dans le pays, qui s'étend au nord-est de la colonie du Cap de Bonne-Espérance. Lorsque les missionnaires anglais arrivèrent, en 1814, sur les bords inhospitaliers de la Nouvelle-Zélande, au milieu des *mangeurs d'hommes* qui peuplent cette île, aussi vaste dans son enceinte que la Grande-Bretagne, ils rencontrèrent

(1) *Voyez* 3e année, p. 117 et suiv.

les mêmes difficultés dans l'accomplissement de leur pieux dessein. Un chef terrible régnait alors, et répandait partout le deuil et la désolation. Shungui (E'ongi), le cruel Shungui, dont ces feuilles ont plus d'une fois rapporté les exploits barbares (1), était l'épouvante de toutes les tribus qui n'étaient point dans son parti, et l'agent formidable dont l'ennemi des âmes se servait pour empêcher l'Evangile de s'établir dans un pays où, depuis des siècles, il dominait en maître souverain. Pour la moindre injure, Shungui se mettait à la tête de ses guerriers, attaquait ses ennemis, qui restaient presque toujours tous sur la place, et ceux qui n'étaient pas tués dans le combat servaient au repas des vainqueurs. Comme un torrent dévastateur, ses soldats passèrent, en 1827, près de l'établissement missionnaire de Whangaroa et le dévastèrent, et les missionnaires wesleyens, qui s'y étaient fixés, risquèrent de périr. Semblable à Shungui, Mosolékatzi s'est avancé contre Mosika, et l'établissement naissant des missionnaires français dans cet endroit a disparu.

Mais, au mois de mars 1828, Shungui mourut à la suite de blessures profondes et incurables qu'il avait reçues dans une mêlée; et, depuis l'époque où il fut appelé à comparaître subitement devant le tribunal du Juge suprême, l'œuvre missionnaire à la Nouvelle-Zélande a pris un aspect nouveau et a commencé à prospérer. Ce n'est pas à dire que, depuis lors, nous n'ayons pas eu à faire le tableau de tristes hostilités qui s'élèvent encore de temps en temps entre les diverses tribus; mais jamais ces hostilités n'ont sérieusement entravé les progrès de l'Evangile; toujours les missionnaires, jouant le

(1) *Voyez* 2e année, p. 152 et suiv.; 3e année, p. 155 et suiv.

beau rôle de pacificateurs, ont réussi à les apaiser ; et, d'année en année, nous avons eu de nouveaux triomphes à rapporter de l'œuvre de Dieu parmi ces sauvages cannibales (1).

Les extraits suivans des derniers journaux des missionnaires prouvent que l'Evangile continue à exercer la plus heureuse influence sur les indigènes.

L'Œuvre de Dieu dans les âmes.

Le missionnaire Williams écrit ce qui suit :

« *Du* 20 *janvier* 1832. — Dans la soirée, je me suis entretenu avec deux personnes qui désirent être baptisées, et que j'espère admettre bientôt comme membres de l'Eglise : l'une d'elles est la femme d'un indigène (qui est absent dans ce moment avec mon frère). Cette femme vit depuis quelque temps dans la station, et était autrefois d'un caractère violent ; l'autre était jadis une fille publique qui se prostituait à bord des vaisseaux. Depuis qu'elle a épousé un indigène, elle vit retirée dans l'intérieur de sa famille avec son enfant, et donne maintenant par sa conduite une preuve évidente du changement que l'Evangile produit dans les cœurs.

« *Du* 28 *janvier*. — Dans une conversation que j'eus avec Henry, celui-ci m'a fait part de la manière dont il prie. « Le soir et le matin, m'a-t-il dit, je prie pour les autres et pour moi-même ; mais, dans le milieu du jour, je prie pour moi seulement. »

« *Du* 4 *février*. — Je me suis entretenu, à différentes reprises, avec plusieurs personnes qui désirent être ad-

(1) *Voyez* entre autres, 7e année, p. 51 ; 6e année, p. 74. L'histoire de l'origine de cette mission se lit dans la 3e année, p. 116.

mises à la communion, et je les ai réunies ce soir pour les préparer à leur admission à la table sacrée, qui doit avoir lieu demain. J'ai été content de tous ces candidats, dont deux seulement veulent participer de suite à ce saint sacrement : les autres préfèrent différer encore. Une des deux personnes qui a manifesté le désir de communier demain, a dit : « Le sacrement de la Cène est un moyen de fortifier ma foi, c'est pourquoi je ne veux pas tarder davantage à m'en approcher ; car j'ignore si la mort ne viendra pas bientôt pour moi. »

Le prédicateur zélandais.

Les détails qui suivent sont extraits du journal du missionnaire Brown :

« 13 *mai*.—Après la prière que je fais le matin avec les indigènes, nous sommes allés à Waiomio. C'est dans cet endroit, dont le paysage est très-romantique, que se trouve le principal cimetière des indigènes appartenant à la baie des Iles. Là, nous avons trouvé plusieurs personnes occupées à transférer les dépouilles mortelles de leurs amis pour une fête qui devait avoir lieu le lendemain. Ces sortes de fêtes ont lieu ordinairement à l'occasion de la translation des ossemens d'un cimetière dans un autre. Un indigène baptisé, qui était avec nous, saisit cette occasion toute naturelle d'adresser la parole à ses compatriotes, et leur apprit qu'aujourd'hui était un jour de repos pour les chrétiens ; que l'homme est une créature pécheresse ; que, parce que les hommes sont pécheurs, Dieu doit les punir ; mais que cependant il a envoyé son Fils dans le monde pour les racheter de leurs péchés ; que Jésus-Christ, qui est maintenant à la droite de Dieu, leur commande de prier et de ne plus se quereller entre eux ; que la fornication, le

vol et le meurtre viennent du diable, et que ceux qui commettent ces choses demeurent dans les ténèbres. « Comment, ajouta-t-il, pourriez-vous être heureux si vous ne croyez pas en Jésus-Christ? car que vous soyez esclaves ou libres, dans ce monde, *si vous ne croyez pas*, vous demeurerez tous esclaves de Satan. Demandez donc à Dieu, dit-il en terminant, de vous donner son Saint-Esprit. »

Le dimanche à la Nouvelle-Zélande.

On ne lira pas sans un profond intérêt le passage suivant du journal du missionnaire Yate :

« 1er *juin.* — J'éprouve un extrême plaisir à pouvoir vous assurer que les indigènes qui nous entourent et ceux qui sont dans nos familles font des progrès réels dans la grâce. Notre chapelle de Waimate est fréquentée avec une telle assiduité par un nombre si considérable d'indigènes, que beaucoup d'entre eux ne peuvent y trouver place ; ce qui nous obligera de prendre, sans plus tarder, des mesures pour agrandir nos habitations et *étendre les courtines de nos pavillons.* L'approche du dimanche est vraiment un sujet de joie pour les indigènes; et quoiqu'ils soient encore étrangers à la langue du doux chantre d'Israël, leurs désirs cependant sont semblables à ceux du psalmiste, quand il disait : *J'étais heureux d'entendre dire : Montons à la maison du Seigneur.* Il m'est impossible de vous faire partager tous nos sentimens ; mais vous pouvez facilement vous former une idée de la joie que doit nous causer sur cette terre étrangère, et encore inculte et sauvage dans beaucoup d'endroits, la vue d'une vaste maison de prière remplie d'indigènes attentifs et recueillis. Lorsque nous enten-

dons près de deux cents voix zélandaises s'élever de concert pour chanter les louanges de Dieu, nos âmes s'élèvent à leur tour au Seigneur, remplies de reconnaissance et d'amour, pour le bénir de ses grâces infinies. L'accord, je dirai presque la précision, avec laquelle ils répètent les réponses de notre belle liturgie, est extrêmement remarquable; l'ordre et la tranquillité qui règnent dans l'église, pendant la durée du service, sont exemplaires, et pourraient certainement être proposés pour modèles à plusieurs églises de Londres. Nous avons de plus des preuves évidentes que la prédication de la Parole a produit son effet sur les âmes de plusieurs auditeurs. Les uns ont été amenés à la connaissance de leur misère; d'autres sont venus à Christ et l'ont embrassé comme leur Sauveur; des troisièmes, déjà éclairés, croissent dans la connaissance et la vie chrétiennes. « Non pas à nous, ô Dieu! non pas à nous, mais à ton saint Nom soient la louange et la gloire! »

Comment l'on meurt à la Nouvelle-Zélande.

Le récit suivant est d'un témoin oculaire, M. Yate, dont nous venons de rapporter quelques paroles :

« C'est ce matin, à huit heures, qu'Anne Maiapu s'est endormie au Seigneur, remplie de foi et puissamment soutenue par l'Esprit saint. Depuis long-temps elle confessait le nom de Jésus. Elle était du nombre des premières personnes qui furent admises au baptême à Kerikeri, et, depuis cette époque, elle avait continuellement glorifié par sa vie le nom de son Sauveur. Comme femme et comme mère, elle pouvait être proposée pour modèle à tous les indigènes. Pendant sa dernière maladie elle fut, ainsi que son mari, admise à la table du Seigneur. Hier, ayant repris connaissance, car

elle n'avait pas été à elle-même pendant plusieurs jours, elle s'écria : « O mon cher mari! mais non, j'ai deux époux; Jésus est l'un de ces deux époux! Pauvre Jacques! pauvre Jacques! je m'en vais vers mon époux, vers mon Sauveur, vers mon ami céleste. Oui, c'est au ciel que je vais. Jacques! mon autre époux m'appelle, il faut que je te quitte. Veux-tu me suivre? Oui, suis-moi, mon autre époux te conduira; je serai heureuse et tu seras heureux; nous serons tous deux heureux, heureux, bien heureux! » Là-dessus elle s'endormit pour ne plus se réveiller dans ce monde. Quelle scène touchante que cette mort! Son père tenait sa tête appuyée sur la joue glacée de son enfant; son mari embrassait ses pieds; ses filles étaient debout autour du lit de leur mère; ses fils étaient près de la porte, tous pleurant amèrement. Je fus obligé de sortir pour donner un libre cours à mon émotion. Oh! quand nous ne serions venus à la Nouvelle-Zélande que pour être, dans la main de Dieu, les instrumens de la conversion de cette âme, de cette seule âme, cela ne suffirait-il pas pour nous dédommager non seulement de tous nos travaux passés, mais encore de tous nos travaux futurs? »

Les écoles.

Les missionnaires sont unanimes dans leurs rapports sur les écoles; elles prospèrent généralement dans les cinq ou six stations établies dans la Nouvelle-Zélande; et si ce que le docteur Chalmers a dit quelque part est vrai, « qu'il n'y a pas de plus beau spectacle sous le soleil, aux yeux du philanthrope chrétien, que celui que présente l'enfant du sauvage traçant des lettres sur le papier et lisant sa Bible, » cette parole doit avoir une

beauté et une force particulières, quand cessant de l'envisager dans sa généralité, on l'applique aux enfans des cannibales de la Nouvelle-Zélande.

Sages du siècle, qui malgré vos lois sur l'instruction, et les puissans moyens d'action que vous avez entre les mains, avez tant de peine à fonder des écoles, à propager l'instruction, surtout à améliorer les hommes, écoutez ce qui se passe à la Nouvelle-Zélande; voyez ce que sait faire l'Evangile, dont vous ne soupçonnez pas la puissance, et dont vous dédaignez de faire l'essai.

L'un des missionnaires écrit: « Nous avons dernièrement mis à exécution le système des écoles de petits enfans (*infant school*). Rien de plus délicieux que le spectacle qu'offrent ces chers enfans, qui sont au nombre de dix-neuf, savoir, douze indigènes, et sept Anglais. Ce nombre va s'accroître bientôt. Les indigènes vont très-bien. »

Un second missionnaire, travaillant dans une autre station: « Notre école va bien; elle se compose de quatre-vingts écoliers, tant enfans qu'adultes; nous en avons une autre, pour les filles et les femmes, qui est fréquentée par quarante ou cinquante personnes. M. Matthews va commencer lundi une école de petits enfans, tandis que madame Davis sera chargée de préparer les plus jeunes pour l'école de M. Brown. »

« Un troisième: « Nos écoles continuent à prospérer. Les indigènes manifestent un plus grand désir que jamais d'apprendre à lire, et ils sont impatiens de posséder bientôt les saintes Ecritures dans leur propre langue. Nos amis chrétiens en Angleterre seraient réjouis s'ils entendaient, comme nous, les indigènes parler de l'amour de Christ pour leurs âmes, et prononcer souvent de ferventes prières.

Ici c'est la femme d'un missionnaire qui enseigne la

lecture et la religion à vingt ou trente jeunes filles; là, c'est un artisan-missionnaire qui, tout en montrant à de jeunes garçons à cultiver la terre, leur donne quelques heures de leçon par jour, dans la salle de l'école, qui contient trente-cinq enfans.

Le secret de cet amour des missionnaires pour les enfans, et de l'attachement des enfans pour les missionnaires, la raison du phénomène extraordinaire de l'établissement d'écoles florissantes parmi les habitans naguère cannibales de la Nouvelle-Zélande, tandis que la France, qui, depuis des siècles, se glorifie de marcher à la tête des nations civilisées, a tant de peine à propager l'instruction primaire, et à l'asseoir sur des bases solides, ce problême, hommes du siècle, ne cherchez pas à le résoudre autrement que par l'Evangile.

Nous ne saurions mieux terminer cet aperçu sur l'état actuel de la mission à la Nouvelle-Zélande, que par les réflexions suivantes du missionnaire Chapman, contenues dans une lettre du 28 juin 1832.

« Nous avons bien des sujets de rendre grâce à Dieu pour les progrès marqués que fait l'œuvre missionnaire dans ce pays. Chaque jour nous avons de nouvelles preuves que Satan abandonne l'une ou l'autre des forteresses qu'il occupait ici. Le joug de la superstition est décidément brisé. Les indigènes reconnaissent qu'il y aurait de la folie de leur part à vouloir conserver plus long-temps leurs anciennes idées. Ceux d'entre eux qui ont embrassé le christianisme, sont un vrai sujet de joie pour nous; leurs enfans, qui jouent autour de nos demeures, nous apparaissent comme une semence de bénédiction; nous les envisageons comme les prémices des grâces que Dieu veut accorder, dans l'avenir, à cet heureux pays. »

NOUVELLE-HOLLANDE.

La Nouvelle-Hollande présente en surface une étendue de terre qui n'est guère moins considérable que celle de l'Europe entière. L'intérieur de ce pays n'a pas été exploré ; à peine en connaît-on les côtes ; et si le gouvernement anglais n'avait pas songé à coloniser l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Galles du sud, voisine de la terre de Van-Diemen, il est probable que cet immense continent nous serait presque inconnu. Mais nos lecteurs savent déjà que la colonie de Port-Jackson embrasse près de cinquante mille âmes, parmi lesquelles on compte un grand nombre de criminels transportés d'Angleterre sur cette côte, et dont plusieurs, une fois le terme de leur peine expiré, deviennent propriétaires et agriculteurs. L'Evangile est annoncé au milieu d'eux par des ministres de l'Eglise anglicane, et par de zélés missionnaires, et l'on a vu plus d'un de ces malheureux rejetés de leur patrie, comme une lie infecte, n'arriver sur la terre de leur bannissement, que pour y recevoir le salut et y être changés en de nouvelles créatures. Ainsi, du sein de cette colonie, composée en grande partie d'êtres avilis par le crime et flétris par la main de la justice, s'élèvent des chants de délivrance au Dieu du salut, au Père de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Mais jusqu'à ce jour on avait peu fait pour les indigènes de la Nouvelle-Hollande ; les missionnaires s'étaient bornés presque exclusivement à chercher à agir sur les habitans de la colonie, tant libres que condamnés, non qu'ils n'eussent plus d'une fois éprouvé le désir de porter les bienfaits du christianisme à des sauvages qui vivent dans les forêts, et qu'ils n'eussent même fait des

tentatives dans ce but ; mais la vie errante de ces derniers, leur éloignement pour les blancs, qu'ils ne connaissent encore que sous de bien tristes rapports, et l'impossibilité presque absolue d'apprendre leur langue, présentaient des obstacles très-grands à l'accomplissement de leurs vœux. Il paraît cependant que des mesures efficaces viennent d'être prises pour commencer parmi eux une œuvre durable de régénération. Deux missionnaires appartenant à la Société épiscopale d'Angleterre, MM. Handt et Watson, sont arrivés dernièrement à Sydney, l'une des principales villes de la colonie de Port-Jackson, et là, après avoir recueilli divers renseignemens sur les tribus de l'intérieur les plus voisines de la colonie et examiné le pays, ils se sont établis dans la vallée de Wellington, que le gouvernement leur a cédée avec quelques bâtimens et des terres, pour y réunir les indigènes qui consentiront à venir se fixer près d'eux. Comme le voisinage de ces hommes sauvages n'aurait pas été sans danger pour la vie des missionnaires, six soldats du 17e régiment, qui occupaient depuis quelque temps cette vallée, y ont été laissés pour veiller à leur sûreté. L'archidiacre de la colonie a fourni à MM. Handt et Watson une instruction élémentaire sur la langue des indigènes, et leur a promis de leur faire parvenir tous les renseignemens qu'il pourrait obtenir sur ce sujet. Il paraît que dans la colonie, un M. Threlkeld s'occupe de la composition d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue de la Nouvelle-Hollande.

Il est difficile de concevoir un état de dégradation morale et physique, et d'abrutissement plus complet, que celui dans lequel vivent les natifs de ce pays. Aux renseignemens que nous avons déjà donnés dans ce Journal, sur cette malheureuse population (1), nous en ajou-

(1) *Voyez* 2e année p. 44, et 3e année, p. 138.

terons quelques autres que nous avons trouvés dans les journaux du missionnaire Handt.

Dans tous les endroits de la Nouvelle-Hollande où les Européens s'établissent, on voit aussitôt diminuer et disparaître peu à peu la population indigène. Et pourquoi? Parce que les Européens l'initient à des vices qui étaient inconnus à ces sauvages, que tuent des liqueurs enivrantes, auxquelles leur constitution physique n'est point accoutumée; car les habitans de la Nouvelle-Hollande sont peut-être la race d'hommes la plus petite et la plus frêle qui existe. La tribu de Botany-Bay, qui est la plus voisine de la colonie, est réduite aujourd'hui à *quatre* individus.

Il n'y a pas long-temps que, dans le but d'adoucir leurs mœurs et de diminuer leur barbarie, le gouvernement de la colonie fit donner, à Paramatta, un dîner, auquel plusieurs indigènes furent invités. Les sauvages arrivèrent à l'heure fixée, se mirent à table et mangèrent avec appétit. On leur avait servi un copieux repas, car malgré leur faim, ils firent beaucoup de restes. Quand ils partirent, on leur permit d'emporter avec eux les services de tables, tels que couteaux, fourchettes, assiettes et plats, dont ils s'étaient servis avec tant de mauvaise grâce; puis on leur donna à chacun une paire de culottes et une jaquette, et aux femmes une couverture. Mais à peine eurent-ils reçu ces divers objets, qu'ils coururent s'enfoncer dans les bois, leur résidence habituelle, pour y reprendre leur train de vie ordinaire.

Mais, chose singulière! ces hommes qui vivent dans les forêts, nus comme les bêtes, sans bâtir, sans cultiver la terre, sans rien posséder, ont une extraordinaire facilité à apprendre la langue anglaise; et ceux d'entre eux qui ont eu des relations avec la colonie, prononcent les mots de cette langue avec un excellent accent, qui

prouve qu'ils ne sont point incapables de culture intellectuelle. Du temps que Macquarie était gouverneur de Port-Jackson, ils avaient acquis quelques petites huttes dans les environs d'Elisabeth-Town, à trois milles de Sydney ; ces maisons étaient pourvues de certains ustensiles et de quelques meubles ; mais ils n'en furent pas long-temps propriétaires, ils les eurent bientôt vendues, avec tout ce qu'elles contenaient, afin de pouvoir acheter des liqueurs fortes, et se hâtèrent de retourner à leurs habitudes sauvages.

Puissent ces infortunés qui ne sont point un peuple, puisqu'ils ne forment aucun corps de nation, devenir bientôt le peuple de Dieu, et *être appelés les enfans du Dieu vivant !*

VARIÉTÉS.

Un fruit de l'Evangile dans l'Inde.

Dans son discours d'ouverture à la dernière assemblée générale de la Société des Missions de Londres, M. Thomas Wilson, Esq[r], qui occupait le fauteuil, a cité, comme preuve des succès que les missionnaires évangéliques ont obtenus dans l'Inde pendant l'année dernière, la conversion d'un riche banquier païen, qui avait dépensé 10,000 liv. sterl. (250,000 fr.) pour se procurer la faveur de ses faux dieux, et qui, après avoir reçu l'Evangile, vient de se faire baptiser publiquement.

Ce banquier converti n'a-t-il pas le droit de crier aujourd'hui à tous les hommes du monde : *Holà ! vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux, et vous qui n'avez*

point d'argent, venez, achetez et mangez. Pourquoi employez-vous votre argent pour des choses qui ne nourrissent point? et votre travail pour des choses qui ne rassasient point? Et ne peut-on pas ajouter, avec M. Wilson: Si cet homme, dans le temps de son ignorance, a dépensé tant d'argent pour honorer des dieux qui ne sont pas des dieux, que ne doivent pas faire les chrétiens pour étendre le règne de Christ, leur Sauveur et leur Maître?

NOUVELLES RÉCENTES.

Retour du missionnaire Gobat en Europe.

Dans une lettre datée du Caire, 13 mars 1833, le missionnaire Gobat annonce son heureuse arrivée en Egypte, et son intention de passer de là en Angleterre, pour s'y remettre de ses fatigues. Au bout d'une année de séjour en Europe, il compte, si Dieu lui en fait la grâce, retourner à son poste en Abyssinie, et recommencer le combat qu'il y soutient depuis deux ans. La province de Tigré, où il a passé les deux dernières années, est complètement ruinée, et le calme qui y règne maintenant est celui qui succède d'ordinaire à une guerre d'extermination. Malgré ce triste état des choses, M. Gobat n'est point découragé. Le missionnaire Isenberg, actuellement au Caire, se dispose à le suivre à son retour en Abyssinie, et, en devenant son futur compagnon de service, il remplacera M. Kugler, dont nos lecteurs connaissent la fin tragique (1).

(1) *Voyez* 7e année, p. 95.

Ouvrages qui se trouvent à la Librairie protestante, rue de l'Oratoire du Louvre, N° 6.

	fr. c.
DIALOGUES SUR L'HISTOIRE SAINTE, entre une Mère et sa Fille, âgée de six ans; traduits de l'anglais, par J. Peyrot, 1 fr. 50 cent., réduit à.	» 75
COMPTE RENDU DES SALLES D'ASILE POUR L'ENFANCE DE LA VILLE DE PARIS, 1830, 1831 et 1832	» 40
Se vend au bénéfice de ces asiles.	
HISTOIRE ABRÉGÉE DE L'EGLISE DE J.-C., principalement pendant les siècles du moyen âge, rattachée aux grands traits de la Prophétie, 2 vol. in-8°	11 »
CARDIPHONIA ou Correspondance de J. Newton, traduit de l'anglais, par le traducteur d'*Omicron*, tom. 3ᵉ (auquel est joint une Table détaillée pour tout l'ouvrage, prix	3 »
Réponse a la brochure intitulée *L'Eglise et les Eglises*, par M. Bauty, pasteur, broch. in-8°	2 25
LETTRES CHRÉTIENNES, tom. 1. Auteurs divers des dix-sept premiers siècles, édition beaucoup augmentée	2 25
ONZE ANNÉES DE LA VIE D'UN ENFANT, vol. in-18	1 25
Par la poste	1 50
DISSERTATIONS (DEUX) SUR LE PRÉTENDU DROIT DES PAPES, in-8°, 1833	1 60
ABRÉGÉ DUDIT, in-8°—1833	1 20
DISCOURS HISTORIQUE SUR LA BIBLE, par Saurin, 11 vol. in 8°, figures, au lieu de 66 fr., net	33 »
MÉLANGES DE THÉOLOGIE RÉFORMÉE, par Haevernick et Steiger, 1ᵉʳ cahier, in-8°	3 »
TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DES ACTES DES APÔTRES, 1 feuille in-fol.	» 50
SUPPLÉMENT A LA DEUXIÈME ÉDITION DES CHANTS DE SION, in-12	1 40
CHANTS DE SION, troisième édition, 1 vol. in-12	4 »
DISCOURS SUR QUELQUES SUJETS DE RELIGION ET DE MORALE, par J.-H. Grandpierre, in 8° de VI et à 456 pages	5 »
Par la poste	6 35
DISCOURS CHRÉTIENS, par le même, in-8° de VII et 115 pages	1 50
PENSÉES CHRÉTIENNES, extraites du Journal du Révérend Adam, traduit de l'anglais, par le traducteur d'Omicron et de Cardiphornia, 1 vol. in-18	2 50
Par la poste	3 20
PETITE BIBLIOTHÈQUE DES PÈRES DE L'EGLISE, publié par T.-A. Gonthier, docteur de l'Eglise, IVᵉ siècle, tome 1 à 3. Le volume in-12	7 75
INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE POUR LA FORMATION DES SALLES D'ASILE DE L'ENFANCE, une broch. in-8°	» 75
Par la poste	» 95
DU MINISTÈRE ÉVANGÉLIQUE DANS SES RAPPORTS AVEC L'ÉTAT ACTUEL DES EGLISES RÉFORMÉES DE FRANCE, Sermon prononcé à la consécration de M. J. Sobier, par G. de Félice, pasteur à Bolbec, broch. in-8°.	1 »
INTRODUCTION A LA LECTURE DES LIVRES SAINTS, A L'USAGE DES HOMMES RELIGIEUX ET ÉCLAIRÉS, par J.-E. Cellerier fils. Ancien-Testament, Genève, 1832, 1 vol. in-8°	7 50
Par la poste	9 25
MÉDITATIONS SUR QUELQUES PORTIONS DE LA PAROLE DE DIEU, adressées particulièrement aux fidèles, par A. Rochat, ministre de l'Evangile. Neuchâtel, 1832, 1 vol. in-8°	4 »
Par la poste	4 90
DISCOURS SUR QUELQUES SUJETS RELIGIEUX, par A. Vinet, seconde édition, revue et augmentée, 1 vol. in-8°	4 50
Par la poste	5 75
SIX DISCOURS, par C. Malan, D. D., Genève, 1833, vol. in-8°	5 »
Par la poste	6 »

TABLE DES MATIÈRES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.

AVIS IMPORTANT.

La Maison des Missions évangéliques de Paris a été transférée, rue de Clichy, impasse Grammont.

Les correspondans de la Société sont priés en conséquence d'adresser désormais leurs lettres ou envois à M. le Président de la Société ou à M. le Directeur de la Maison des Missions évangéliques, rue de Clichy, impasse Grammont.

IMPRIMERIE DE J. SMITH, RUE MONTMORENCY, N° 16.